

MON FILS MA FIERTE

Par Mme Keren Ohayon

Dernièrement, je me suis demandée pourquoi les parents sont si fiers de leurs enfants.

Je peux comprendre qu'ils les aiment, qu'ils les défendent, qu'ils cherchent leur bien.

Mais je suis étonnée d'entendre "le grand-rabbin, là, c'est mon fils !", ou encore "ma fille est très intelligente, elle fait de hautes études !"

Mais qu'est-ce que cela change si le grand-rabbin c'est son fils ou pas ?

Et si c'est la fille du voisin qui fait de hautes études, c'est embêtant ?

On aurait dit que les parents voient dans la réussite de leurs enfants, une victoire. Pourtant, ce n'est pas du tout le cas. Ce n'est pas le modèle des parents ni la façon d'éduquer leurs enfants qui a donné ce résultat. Ils y ont contribué, certes, mais en petite partie. Preuve en est que, dans une même famille, alors que les enfants ont les mêmes parents et sont logés à la même enseigne, certains deviennent murs et sages, d'autres préférant la carrière de voyous.

Alors pourquoi voyons-nous si souvent des adultes, surtout des personnes âgées, parler si fièrement de leur progéniture ?

Je pense qu'en réalité, lorsque nos enfants réussissent, cela panse et guérit les blessures qu'ils nous avaient causées par le passé.

Je m'explique.

Mon aînée s'est mariée dernièrement. Chabbath *'hatan* organisé dans la communauté du *'hatan*. Pour ce faire, une dame de cette *kehila*, que je ne connais pas, nous a gentiment prêté son appartement. Je précise, nous sommes 15. Ah non, 14 puisque ma grande est mariée. Bref, courageux de sa part, de prêter sa maison à un couple et 12 enfants de 3 à 20 ans.

Veille de Chabbath, je réunis le troupeau (moins une gazelle) et je donne les consignes claires, nettes et précises :

"Nous sommes invités pour le Chabbath, je compte sur vous pour bien vous tenir (mots qui ne veulent d'ailleurs rien dire et embrouillent généralement les enfants, ndlt). Vous obéissez aux ordres (ça veut dire quoi, Maman, obéir ? Et c'est quoi, des ordres?), vous ne gloussez pas à table comme des baleines, vous mangez raisonnablement (c'est combien, raisonnablement ? Et si j'ai encore faim ?), vous vous asseyez convenablement (convenable-koï, Maman ?), vous parlez aux adultes posément (en marquant des pauses, Maman ?), et vous arrivez à l'heure aux tefloth, c'est compris ?"

A ce moment-là, j'ai décelé dans certains regards adolescents l'envie de fuir, ou en tout cas l'envie de ne pas partir avec nous...

Mais je n'avais pas encore fini de donner les instructions :

"Dans la maison que l'on nous prête, je demande instamment de ne toucher à rien, de ne rien regarder, de ne rien ouvrir ni fermer, de ne pas s'exciter, de dormir à l'heure, de se lever à l'heure, de ne pas jouer avec les jeux qui se trouvent dans la maison. Ni avec les jeux qui se trouvent à l'extérieur de la maison, d'ailleurs. Comme la rampe d'escalier, l'ascenseur, le tapis du palier, le jardinet à l'entrée de l'immeuble, le chien du voisin. Pour finir, tout le temps que nous sommes dans cet appartement que l'on nous prête, je vous demande de respirer doucement (parce que c'est bien connu, les enfants salissent la maison simplement en respirant, incroyable mais vrai)".



A ce stade, après avoir énuméré un bon nombre de bêtises possible, c'est moi qui voulais m'enfuir. Ou en tout cas ne pas partir avec eux. Qu'ai-je fait de m'embarquer dans cette galère ? Engagez-vous, qu'ils disaient ! Mariez donc votre fille, qu'ils conseillaient ! J'aurais dû trouver un prétexte, du style : "Nous avons un *minhag* de longue date dans la famille, nous ne participons jamais au Chabbath *'hatan*, c'est un *'herem* qu'avait instauré mon aïeul, un *Tsaddik* sans aucun doute. Mais là, bien entendu c'est trop tard, ça fait louche si je me rappelle de ce *'herem* vendredi à midi..."

Suite sur le format Internet